

PRÉAMBULE

HISTORIQUE D'EYRAN : 1317 - 1870

La découverte à Eyran de silex taillés et des sarcophages romains, aujourd'hui au Louvre, laisse entrevoir l'ancienneté de cette seigneurie. On la retrouve dans les premiers actes figurant aux archives départementales de la Gironde sous le pouvoir de Galhard Duran (ou d'Eyran) lorsqu'il rend hommage au roi d'Angleterre Edouard 1^{er} le 20 mars 1273.

Le 11 octobre 1317, elle est échangée par Eyquem de La Motte à Raymond de Budos, neveu du pape Clément V, celui là même qui est à l'origine du procès des Templiers raconté dans « les rois maudits ». Confisquée aux Budos par le roi d'Angleterre en 1430, la seigneurie est alors confiée à Etienne de La Brosse, Lieutenant du Sénéchal de Guyenne. Restituée aux Budos en 1487, elle est vendue à Thomas Cousinier en 1527 avant qu'il ne soit empoisonné par les huissiers du Parlement d'Aix dont il a été nommé Premier Président.

Ses héritiers la vendent alors à Joseph d'Eymar, cousin de Montaigne, Président du Parlement de Bordeaux, Maire de Bordeaux, catholique opposé à Henry IV pendant les guerres de religions. Par succession, Joseph Dubernet en est propriétaire en 1612, Premier Président du Parlement de Bordeaux, banni de la ville pendant la Fronde pour son rôle d'agent de Mazarin.

De ses deux filles, Anne est la grand-mère de Montesquieu et Béatrix épouse Henri de Raymond de Sallegourde à qui Eyran est transmis.

Les Raymond de Sallegourde conservent Eyran pendant 5 générations jusqu'à son séquestre en 1792 comme bien d'émigré. Suzanne-Caroline de Raymond, surnommée « Bonbon », en obtient restitution en 1796 et l'apporte comme dot lors de son mariage avec Paul-Victor de Sèze, 3 mois après. Elle le transmet en 1833 à son fils Aurélien de Sèze, (amant platonique de George Sand) et vice-Président de l'Assemblée Nationale, et en reste propriétaire jusqu'à sa mort en 1870. À partir des archives retrouvées à Eyran, aux archives municipales et départementales et de différents ouvrages publiés, l'ouvrage traite de ces transmissions et de la vie de chacun de ses propriétaires et de leurs familles.

La famille de Sèze y est largement traitée, pour plus de la moitié, notamment Jean III et ses enfants, Paul-Victor et Aurélien. On y retrouve des documents jamais publiés comme, la captivité de Suzanne Caroline de Raymond pendant la révolution, l'interrogatoire de Paul-Victor de Sèze devant la commission militaire, ou le duel de son frère Alexis le Chevalier. Il traite également de la propriété d'Eyran et de ses embellissements jusqu'à 1870.

Stéphane de Sèze

EYRAN : UNE SEIGNEURIE
ET DES DYNASTIES
BORDELAISES

À ceux qui aiment et ont aimé Eyran.

Stéphane de SEZE
Avocat à la Cour de Bordeaux

AVERTISSEMENT

À quelques quinze kilomètres de Bordeaux, sur la commune de Saint-Médard d'Eyrans, en Gironde, s'élève le château d'Eyran. Oh ! Ce n'est pas une de ces constructions militaires comme son voisin de Roquetaillade avec ses grandes murailles, ses tours crénelées et autres mâchicoulis. Ce n'est guère plus une de ces folies architecturales de la Renaissance, du XVII^e ou du XVIII^e siècle avec leurs fenêtres sculptées, leurs formidables tourelles s'élançant vers le ciel comme autant de preuves d'amour d'un royal amant. C'est encore moins un de ces riches châteaux de vins du XIX^e aux toits luisants d'ardoises qui envahissent la région du Médoc et y étalent fièrement la puissance de leur économie. Non. Ce n'est pas tout cela.

Le « vieux château » est une de ces vieilles constructions modestes et trapues, discrètement cachée du promeneur derrière un rideau de verdure. Ici, pas de prétention, pas de « tape à l'œil ». Celui qui y arrive tombe dessus presque par hasard, au bout d'un petit chemin de terre traversant un bois touffu, « l'avenue ». Il y découvre un grand corps central dans le style Directoire flanqué de deux imposants pavillons carrés couverts de vieilles tuiles plates de Gironde. De chacun de ces pavillons partent perpendiculairement les « communs », deux ailes aux volets et portes peintes du même rouge que celui des fermes du Pays basque qui utilisaient du sang de bœuf comme produit anti xylophage. Une des ailes se termine au sud par une vieille tour circulaire devenue chapelle à la toiture pointue et couverte de petites tuiles plates, l'autre simplement par les chais rappelant, malgré tout, son antique vocation viticole.

L'ensemble en U est fermé par une élégante, mais simple grille dont certains des barreaux sont toujours en bois et flanquée en son centre d'un imposant et lourd portail de fer forgé à deux battants dont une copie orne aujourd'hui un grand cru classé de Saint-Emilion. À l'intérieur de cet ensemble, s'ouvre une grande cour en gravier, parfois laissée au bon vouloir des mauvaises herbes, mais ornée d'un magnifique bouquet de magnolias toujours vert et aux feuilles vernissées. Lorsque l'on traverse le corps central, à travers un vestibule, on découvre, du haut d'un perron, un parc insoupçonné, formidable étendue d'herbe bordée d'arbres centenaires.



Arrivée château d'Eyran



Eyran



Tour de la chapelle

Au fond, l'œil devine à peine un « petit bassin », fontaine à balustres qui dans le temps de sa splendeur devait cracher une eau de source rafraîchissante par les gueules de ses deux têtes de lions sculptées. A l'inverse, il est impossible de deviner la retenue d'eau, relief du bief d'un moulin, qui sépare le parc des marais boisés qu'on aperçoit tout de suite derrière et dont les fossés, se remplissant et se vidant au gré des marées, rappellent sa proximité avec la Garonne. Pas de parc « à la française » avec ses buis savamment taillés, ses fontaines à jets d'eau, ses statues de nymphes et ses allées de promenades. Non ! Rien de tout cela qui vaudrait la mention d'un guide touristique même si le château figure modestement sur la liste du supplément à l'inventaire des Monuments Historiques depuis 1988. Et pourtant...

Et pourtant, il est des lieux qui, pour des raisons qu'on ignore,

vous donnent cette incroyable sensation d'un appel intérieur. Comme si votre propre être en était un élément intrinsèque et vivant, qui en avait été détaché, et qui vous rappelle à lui. Un de ces endroits où vous trouvez naturellement votre place comme la dernière pièce d'un puzzle qui, lorsqu'elle manquait, enlevait tout sens à l'ensemble.

J'avoue ne m'être jamais rendu à Eyran sans ressentir cet étrange frisson. Comme si chaque pierre, chaque arbre, chaque odeur m'était familière et m'accueillait comme le père de l'enfant prodigue des Evangiles qui rentre enfin au foyer.

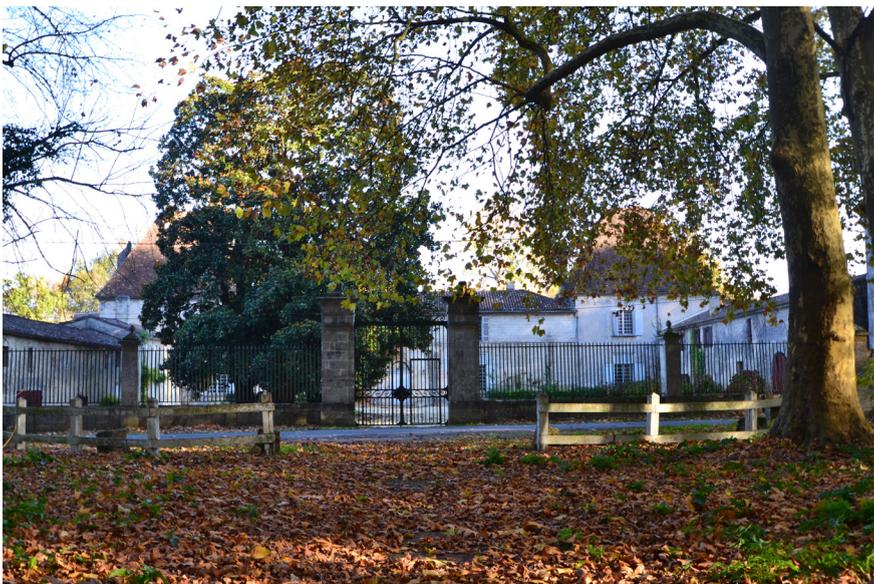


Eyran petit bassin

Enfant, lorsque la voiture de mon père avait passé le vieux pont du chemin de fer et s'engageait entre les barrières blanches dans l'allée au milieu des bois de la garenne qui menait aux grilles du château, revenait inmanquablement ce mystérieux sentiment de plénitude. Cahotant dans les nids de poule éternellement victorieux de plusieurs générations de vieilles tuiles qui n'avaient jamais réussi à les combler, nous descendions alors lentement vers la douce lumière que les gigantesques platanes centenaires laissaient filtrer. Là, l'émerveillement était à chaque fois le même, découvrant tout d'un coup à travers les grilles forgées du portail de la cour, l'inexplicable pâleur du vieux château à peine masqué par les branches toujours vertes de l'énorme magnolia. Je me suis toujours interrogé sur la cause de ce singulier sentiment. Fallait-il y voir la seule réminiscence d'une enfance heureuse ? J'ai recherché dans

mes souvenirs ce qui pouvait autant me rattacher à ces lieux. J'ai recherché dans mon histoire pour m'apercevoir que c'est à travers la sienne qu'une réponse pouvait m'être apportée. C'est le fruit de cette recherche, revêtant peut-être la forme d'une thérapie, que je livre au lecteur qui voudra bien prendre la peine de s'y intéresser.

Mais avant de retracer l'histoire du château d'Eyran à travers les siècles, il apparaît indispensable de l'informer de la faiblesse des sources qui étaient à notre disposition. De l'histoire d'Eyran, cette propriété située près du château de La Brède, berceau du célèbre Montesquieu, nous ne disposons que des quelques bribes que la tradition familiale avait bien voulu nous dispenser. Ses grandes lignes passaient par l'existence d'un château fort englouti par les marais et finalement reconstruit ou achevé de construire sur le mont d'Eyran. De ce château, maison forte autorisée par le roi d'Angleterre à une époque à laquelle il vendangeait encore l'Aquitaine, il ne subsistait que la tour de la chapelle dans laquelle on peut voir encore aujourd'hui les meurtrières caractéristiques du tir de l'arbalète.



Entrée château d'Eyran

L'épisode du marais engloutissant le château à chaque pierre qui y était ajoutée, avait fortement marqué l'imagination des enfants que nous étions. Nous retrouvions à l'occasion de chaque excursion paludéenne et dans chaque pierre rejetée par la terre, le lieu exact des exploits guerriers qu'un esprit enfantin avait tôt fait de magnifier.

Tintaient immanquablement aux oreilles de l'imagination les bruits des épées, le choc des cuirasses, le tonnerre des charges de cavalerie, le frémissement des huiles bouillantes, bref... les exploits de la chevalerie et d'autres tables rondes.



Sarcophage St Médard d'Eyrans

Combien de fois, dans la « prairie », le parc face à la maison, avec frères et cousins, avons-nous dans nos jeux, retracé les grandes épopées de l'histoire de France, en guettant toujours avec le même effroi le moment où surgirait du souterrain le fantôme de ces temps lointains ? Combien de fois avons-nous été bercés par la tradition familiale qui voulait que ce fameux souterrain envahi par les eaux (qui n'est vraisemblablement qu'un silo ou une réserve, voire les reliefs d'une ancienne fontaine) reliait le château à l'église du village ? Combien de fois nous sommes nous vus dans nos rêves d'enfant y découvrir trésors et squelettes encore tout harnachés de leurs vêtements et armes guerrières ? Les sarcophages du parc et de Basse-Terre, la propriété familiale voisine, n'étaient-ils pas le signe indiscutable de cette splendeur passée ?

Puis en changeant de classe et en tournant les pages des manuels scolaires, nous nous transportions à cette époque obscure de la Révolution française. Bien que d'une tradition familiale profondément républicaine et gaulliste, nous ne manquions de nous interroger sur l'histoire d'Eyran pendant cette période troublée. Et c'est avec la fierté d'appartenir à la famille du défenseur du roi Louis XVI que nous quittions le petit salon de « Bonne Maman » où nos parents nous avaient raconté les hauts faits de ce grand avocat qui n'avait pas hésité à risquer sa tête pour défendre son roi devant

la Convention Nationale érigée en tribunal. Avec les malheurs de Suzanne-Caroline de Sallegourde, dite « Bonbon » (surnom qui ne pouvait que trouver les plus grandes sympathies dans nos oreilles d'enfants) Eyran devenait vite le haut lieu de la lutte contre les jacobins, avant même que la Vendée se soulève. Et c'est une nouvelle fois par ce souterrain que complots étaient ourdis en vue de renverser une tyrannie qui avait osé sacrifier le taureau familial sur l'autel de l'Être suprême.

Plus proche mais plus obscure, nous savions également que mon grand-père, Stanislas de Seze, avait racheté Eyran aux cousins « Victor » pour éviter que la maison ne sorte de la famille dans laquelle elle était depuis la révolution. Ainsi, pendant très longtemps, l'histoire d'Eyran eut ce saisissant raccourci de passer de la domination anglaise et des comtes de Budos, à « Bonbon » puis à mon grand-père Stanislas. Pas moins de six siècles s'étaient donc écoulés autour de ces trois noms et exclusivement autour de ceux-ci.

Aux quelques timides questions destinées à combler les trous de l'Histoire, il nous était répondu soit par l'ignorance (qui n'était pas toujours feinte), soit par l'embarras sur les périodes plus récentes dont certains épisodes n'étaient peut-être pas bons à révéler pour la cohésion familiale. Mais à trop cacher, on finit même par se persuader que rien n'a existé. Heureusement, le hasard veille et il prend des formes parfois bien insolites.

Tante Simone Couzy était une des propriétaires indivises d'Eyran pour l'avoir reçu de son grand-père, Victor de Seze. Cofondatrice de la S.C.I. du Domaine d'Eyran qui servit de cadre juridique au rachat d'Eyran par le professeur Stanislas de Seze¹, mon grand-père, elle finit par lui vendre ses dernières parts sociales en 1963. Lors de ce rachat du 14 mai 1963, il fut verbalement convenu qu'elle conserverait jusqu'à sa mort la jouissance de l'aile nord du château et de sa chambre. Mes grands-parents occupaient ainsi le corps central, mon oncle Panchoa de Seze l'aile sud et tante Simone, l'aile nord.

Dans notre mémoire d'enfant, il faut avouer que cette vieille tante ne conservait une place que par les seuls tours malicieux que nous lui jouions. La cohabitation était à l'époque difficile et opposait une ribambelle de cousins « Stani » et les petits enfants de tante

¹ On raconte comme anecdote que le jour de cet achat, il arriva chez le notaire avec une valise bourrée de billets, fruits de son économie, sous les clameurs horrifiées de l'officier ministériel et qu'il fallu plusieurs heures à son personnel mobilisé pour en compter le prix.

Simone ou plus exactement, tante Simone elle-même, qui veillait jalousement sur la tranquillité de ses poussins. Il existait alors une véritable complicité entre ces cousins « Stani » qui regroupait les enfants « Panchoa », qui habitaient Eyran toute l'année et les enfants Marc (« les p'tits Marc ») qui venaient pour les week-ends. Celle si bien décrite en 1962 par le cinéaste Yves Robert dans sa « Guerre des boutons ».

Celle, tout simplement, qu'on pouvait attendre d'une bande d'enfants du même âge (les plus grands n'ayant guère plus de trois ou quatre ans de plus que les plus jeunes) et qui rivalisaient d'imagination dans la recherche de la plus belle bêtise.



Eyran

Cette bande en culottes courtes, telles qu'on les portait encore entre six et dix ans, ne comprenait pas que le tas de sable que tante Simone avait fait livrer pour ses rejetons dans la partie nord de la cour, leur était interdit. Bravant cette interdiction, nous occupions le terrain conquis durant les siestes de ses chers petits en y amenant nos jouets et profitant, il est vrai, des leurs. A la fin de nos jeux, nos propres jouets étaient inmanquablement abandonnés sur place par les enfants peu soigneux que nous étions et rangés par la vieille tante dans les coffres de sa progéniture. Les réclamer était reconnaître l'infraction et lorsque l'un de nous, traîtreusement poussé par les

autres, avait le courage d'aller les réclamer en affrontant l'autorité, il lui était invariablement répondu qu'ils ne lui appartenaient pas. Selon un vieil adage de droit, en matière de jouets, possession valait donc titre...

Mis sous clefs à la fin des vacances de la couvée retournée à Paris, le premier week-end était donc l'occasion d'organiser une expédition punitive pour les récupérer dans l'aile provisoirement désertée. Passant par un trou du vieux plancher vermoulu de ce qui était encore le « billard », nous pénétrions alors par effraction pour violer le coffre à jouets. Mais les sales gosses que nous étions débordaient d'imagination pour se substituer aux juges pris en flagrant délit de déni de justice. Dans la cuisine de l'aile (qui l'est encore aujourd'hui) était suspendue une batterie de casseroles de cuivre accrochées au mur par leurs queues percées et dont l'alignement était du plus bel effet. Il existait alors des pétards que l'on faisait exploser en tirant les deux ficelles de leurs extrémités. Avec les quelques pièces de notre argent de poche, nous allions en délégation chez « Poucha », le quincaillier du village, acquérir l'instrument justicier. Les ficelles des pétards étaient prestement attachées au mur et à la queue des casseroles. Habilement camouflés dans le couloir, nous entendions alors claquer les vengeresses détonations, lorsqu'à l'occasion d'un nouveau séjour, tante Simone décrochait les casseroles piégées.

Avec la satisfaction de la justice rendue, nous allions alors ourdir d'autres plans, puisque la guerre devait durer au moins cent ans. Les escarmouches étaient fréquentes et la guerre psychologique battait son plein. Outre l'aile nord, tante Simone s'était également gardé sa chambre, la dernière du couloir du bâtiment central. Compte tenu de son âge, elle essayait de s'y reposer avec la sacro-sainte sieste de l'après déjeuner. Essai rarement transformé puisque nous avions trouvé là l'occasion d'exercer nos talents diaboliques en l'empêchant systématiquement de trouver les bras réparateurs de Morphée. C'était l'époque des premiers skate-boards et l'un d'entre nous, pour le plus grand malheur de la pauvre tante, en avait un. C'était une grossière planche de bois sur quatre roulettes en ciment. Et même s'il faisait dehors un temps magnifique, la sieste de tante Simone était l'occasion toute trouvée de jouer dans le couloir. Nos cris d'enfants, le bruit effroyable des roues en ciment sur le carrelage noir et blanc ponctué par les chocs incessants sur les boiseries qui en portent encore les stigmates, faisaient immanquablement surgir la

malheureuse, la perruque hâtivement et maladroitement vissée sur le crâne, sous nos rires cruels et insolents. Mais que dire de l'effroi que l'on put lire dans ses yeux le jour où, surgissant une nouvelle fois de sa chambre pour nous enjoindre de déguerpir, elle tomba nez à nez dans le couloir avec « Tatou » ? Un pauvre cheval, ancien trotteur réformé, qu'oncle Panchoa avait recueilli. La pauvre bête patinait avec ses fers sur les carreaux du couloir dans lequel une main malicieuse avait réussi à le faire rentrer par le bout de la maison. Qui du cheval ou de notre vieille tante fut le plus effrayé ? Sûrement les deux tout autant. Mais malgré toutes ces émotions et petites misères, tante Simone traversa les années en revenant tous les étés, non sans venir se plaindre fréquemment auprès de son neveu Panchoa, ce qui nous valait justes réprimandes et punitions.

A son décès, mon père, Marc de Seze, récupéra l'aile nord dans laquelle mes parents s'installèrent après de nombreux travaux. Cette installation fut concomitante à l'arrivée du mari de notre cousine Brigitte, Stéphane Savigneux, et à la replantation des vignes sur Eyran. Mais qui dit vignes, dit chai et cuvier. L'ancien billard retrouva son affectation originelle et fut transformé en chai, notamment par la suppression de l'étage et du fameux plancher troué par lequel nous pénétrions dans l'aile. Cette pièce servait de grenier aux Couzy et il y demeurait quelques vieilles affaires que les enfants n'avaient pu ou voulu emporter. Un grand feu fut allumé dans la cour pour brûler de vieux volets entreposés et autres affaires délaissées.

Un gros sac en toile de jute moisi allait subir le supplice des flammes lorsque mon père arrêta l'élan de la main incendiaire. Aussitôt quelques quolibets fusèrent sur la manie familiale de ne rien jeter (« on ne sait jamais, ça peut toujours servir un jour ... ») qui laissèrent place à un silence religieux lorsque le sac fut ouvert. Furent en effet extrait du vieux sac toute une série de parchemin, de notes, de lettres. C'était une partie de l'histoire, de la mémoire d'Eyran.

Si le château avait toujours échappé à l'incendie (ce qui reste encore un mystère lorsqu'enfants, nous imitions le parcours de la flamme olympique avec des journaux enflammés dans les couloirs flanqués de boiseries), son âme, elle, avait manqué d'être détruite par le feu assassin. Stockés dans la pièce qu'on appelle aujourd'hui le « bureau d'Aurélien »², ils rejoignirent ceux que Bonne-Maman,

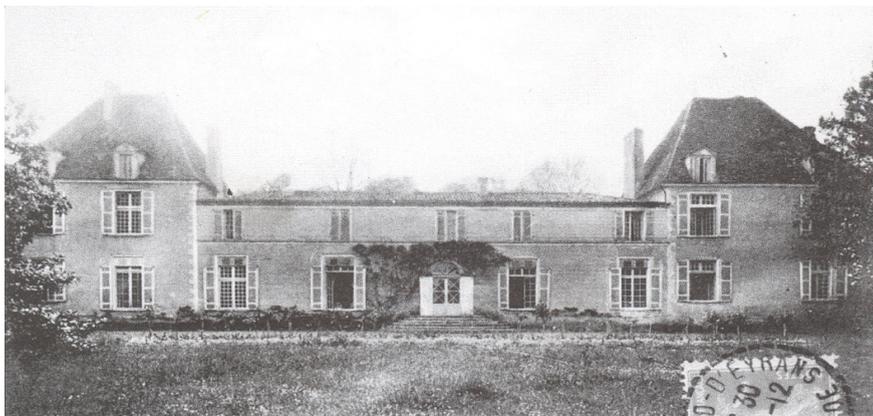
2 Autrefois appelée : « La chambre d'école »

ma grand-mère, avait déjà classés et répertoriés.³ Ils me révélèrent que cette propriété n'est en réalité qu'une construction de gens qui l'avait aimée, à en perdre souvent raison et fortune. Ils me révélèrent que les pierres calcaires de cette bâtisse avaient respiré et captivé un peu de cette passion. Et que c'est cette passion qu'elles vous restituent à chacune de vos venues.

Profitant des nombreuses heures volées à mes études de droit et aujourd'hui à ma famille et mes clients, j'ai essayé au cours de ces vingt années, de reconstituer cette mémoire avec, à chaque moment, l'excitation d'avoir cru percer un pan de ce mystère. Depuis ce commencement, deux nouvelles pierres qui m'étaient chères sont venues s'ajouter à ce jeu de construction. Ce sont elles qui, sans jamais en rien montrer, m'avaient transmis cet amour. L'une était mère et l'autre son fils et ce fils était mon père. Si ce travail devait être dédié, à qui d'autre pourrait-il l'être ?

³ Par commodité, ces archives seront mentionnées dans les notes qui vont suivre sous la référence Arch. Eyran (A.E).

LE CHATEAU D'EYRAN vers 1900



6. - St-MÉDARD-D'EYRANS (Gironde). - Le Château d'Eyrans

**Eyquem De La MOTTA
(de la Motte)**



- 1317 -

« Noble Bars, lo senhor n'Arnaud Guillem de Budos, senhor deudeyt loc, Cavoir (Chevalier) donna en échange à n'Ayquem de LAMOTTE, Daudet (Damoiseau), filh deu Senhor en Gailhard de lamote de BUCH, Cavoir, qui fo, savoir la Tour de Bisquetan pour la seigneurie et terre Lamote d'Ayran »

Abbé BAUREIN

Eyquem De La MOTTA (de la Motte)

Quelqu'un, avant nous, avait travaillé sur les archives contenues dans le fameux sac de toile. Ce quelqu'un, dont on ignore à la fois le nom et l'issue de ses travaux, savait lire le vieux gascon et n'a laissé que quelques lignes d'une superbe écriture à l'encre violette, tracées à la plume Sergent-Major sur d'antiques feuilles de papier quadrillé. Ses lignes seront les nôtres, tout au moins pour ce que les souris ont laissé comme trop indigeste.

« La terre et le château d'Eyran paraissent avoir une haute antiquité. Toujours est-il que dès l'année 1317 (11 ou 21 octobre), cette terre faisait l'objet d'un contrat de vente, consenti par Eyquem Guillem de La MOTTA à Raymond Guillem de BUDOS. Ce contrat de vente⁴, inscrit sur une très vaste feuille de parchemin, est d'une lecture extrêmement difficile, mais en 1776, le propriétaire d'Eyran eut besoin de recourir à ce titre et écrivit au verso la mention suivante : « 11 octobre 1317, Bernard de la ROCQUE, notaire. Acquisition de la terre d'Eyran, faite par Raymond Guillem de BUDOS, de Eyquem Guillem de la MOTTA, qui sert à prouver que le seigneur d'Eyran a le droit des petites herbes de la palu, en ce qu'il y est fait mention ».

Lorsque cet inconnu traçait ces lignes, il avait raison de relever la haute antiquité de la terre d'Eyran. Tout comme lui c'est à partir de cette date que nous reprendrons la trame de l'histoire d'Eyran en relevant qu'il existe néanmoins des traces d'un passé bien plus lointain. En 1984, lorsque Stéphane Savigneux replanta les premières vignes en haut de la parcelle de « Grenade », sur cette propriété qui en avait été privée pendant plus de 40 ans, le sol fut défoncé et nivelé. Venant, comme beaucoup d'autres, constater la concrétisation de ce vieux rêve familial de la reconstitution du vignoble, mon œil fut attiré par un galet ne ressemblant pas aux autres pourtant fort nombreux dans cette bonne terre de graves. C'était un silex bi-face, dont la taille parfaite des deux côtés excluait le hasard d'un choc avec un outil agricole. Mon oncle Pierre de Seze en découvrit d'autres, au même endroit, révélant une occupation

4 Contrat du 11 octobre 1317. Parchemin. (A E.)

préhistorique. Comment ne pas s'interroger sur la présence de ces silex en surface alors qu'il est généralement nécessaire de creuser profondément lors de fouilles de ce type ? La simple profondeur du soc de la charrue ne suffirait pas à expliquer ce mystère. Une réponse peut être apportée en relevant que de nombreux auteurs s'accordent sur le fait qu'il existait une voie romaine traversant Saint-Médard d'Eyrans qui longeait, en parallèle, l'actuelle voie ferrée Bordeaux-Toulouse. Cet itinéraire vraisemblablement beaucoup plus ancien (les romains pavant habituellement les passages déjà existants) a pu être pratiqué à l'époque préhistorique. Lors de la construction du chemin de fer, il fut nécessaire de creuser profondément la hauteur de la butte de Grenade. Il est donc probable que les silex et pointes de flèches retrouvées sur la parcelle ont été exhumés à cette occasion et contenus dans le remblai qui y fut étalé.

De l'âge de la pierre nous passerons rapidement à l'âge du bronze avec la découverte sur la commune d'instruments en bronze dit « du Médoc » et notamment des haches. Le bronze moyen vit, en effet, l'implantation dans le Médoc du premier centre producteur de haches du rivage atlantique. La production y était intense et il n'est donc étonnant d'en retrouver quelques spécimens quelques kilomètres plus loin. Dans un passé, certes moins lointain, comment ne pas mentionner également l'occupation gallo-romaine ? Si Bordeaux a en effet conservé quelques ruines de ce lointain passé au travers des restes de l'amphithéâtre du Palais Gallien, Saint-Médard d'Eyrans conserva également d'importantes traces de ce III^e siècle.

Tout habitant de la commune visitant le musée du Louvre se doit d'aller contempler les deux sarcophages en marbre de Paros découverts en 1804 près de l'église ; ces pièces magnifiques représentent pour l'un la légende d'Ariane endormie et admirée par Bacchus et pour l'autre la légende d'Endymion et de Séléne. Ces deux sarcophages avaient été commandés (et pré-sculptés⁵) à Rome par de riches viticulteurs romains et livrés dans leur villa girondine de Saint-Médard.

Dans « *Les sarcophages romains de Saint-Médard d'Eyrans* » de Robert Etienne publié en 1952, l'auteur révèle que la date de cette découverte posait problème (1804 ou 1805) et propose de supposer

5 Réalisés par un artiste italien, seuls les visages des personnages centraux n'avaient pas été sculptés puisque devant l'être par un artiste local en fonction des traits du visage des destinataires.